

ça, de là, apparaissant, tantôt à l'étroite fenêtre d'une tourelle, tantôt au sommet d'un large mur, le visage riant, les joues colorées, la tête couronnée d'une guirlande de lierres arrachées aux pierres du rempart, agitant dans sa main une longue tige de giroflées au fleurs d'or, puis disparaissant soudain, pour se montrer ailleurs, légère, insaisissable et capricieuse, comme si elle eût été l'esprit follet de ces ruines.

D'autre part, M. Jules Henry, l'air distrait et rêveur, paraissant médiocrement goûter les parties de campagne, sifflait un air de chasse, en mettant de temps à autre son lorgnon à l'œil pour contempler les vieilles tours ; Lucien, la tête baissée, herborisait parmi les fleurs de la prairie et relevait parfois les yeux pour regarder Aliette, l'une des plus fraîches et des plus jolies fleurs d'en haut ; les deux papas, en compagnie d'Alfred, tournaient autour des murs pour admirer à loisir le curieux aspect des ruines et les détails d'architecture.

« C'est là, dit M. Dupuis avec orgueil, une des choses les plus remarquables que nous ayons dans notre pays. Tous les voyageurs qui viennent chez nous ne manquent pas de venir visiter ce vieux débris qui a soutenu tant de sièges.

— Et qui couvre de ses pierres et de ses antiquailles un bon quart d'arpent de terrain, répliqua M. Maury. J'aurais bientôt fait raser ces murs-là, parbleu, si j'étais le propriétaire.

— En vérité !... Et que mettriez-vous à la place, Monsieur ? demanda d'un ton un peu ironique Alfred, qui n'avait encore rien dit.

— Ce que je mettrais ?... du trèfle ou de la luzerne, ma foi ! La terre est grasse, la rivière est tout près : j'aurais, de cette façon, une prairie admirable.

— Ce serait une spéculation, mais ce serait une profanation aussi, Monsieur, répondit le jeune Henry en donnant à sa voix une inflexion dédaigneuse.

— Une profanation !... Jésus Dieu ! les belles paroles !... C'est très-sonore et très-brillant à la surface, mais il y a du vide dessous... Voulez-vous bien me dire ce que je profanerais, mon cher monsieur ?

— Tout ce qui est ici, et que les passants respectent : ces murs croulants, leurs brèches honorables, leurs vieux souvenirs, les ombres des châtelains morts qui ont repoussé l'ennemi et rendu ce coin de terre illustre.

— Illustre ! le grand mot !... Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils l'eussent rendu fertile ? Croyez-moi, mon jeune homme, les paysans qui arrosaient ces champs de leurs sueurs et dont on n'a point conservé les noms, valent mieux et plus à mes yeux que ces flambarde de chevaliers, qui passaient leur vie à occire les gens à l'aide de leurs longues lances.

— Je ne le nie pas, Monsieur : l'élément du chevalier c'était la guerre. Mais rappelez-vous bien qu'il la faisait presque toujours pour une cause grande et juste : pour la défense de son Dieu, de son pays ou de son roi.

— Vraiment ?... En êtes-vous bien sûr ?... Il me semble, à moi qui ne suis qu'un bonhomme, que les nobles faisaient souvent la guerre pour agrandir injustement leur héritage, pour dépouiller tyranniquement leurs voisins... Je ne les blâme pas : il est tout naturel à l'homme de chercher à s'arrondir ; mais je demande à ce qu'on ne fût pas des héros de ceux qui n'étaient après tout que des barbares... N'êtes-vous pas de votre siècle, jeune homme, et faut-il vous apprendre que la noblesse avait ses abus ?

— Avant tout, elle avait ses grandours, s'écria Alfred avec enthousiasme. Consultez les archives de toutes les familles aristocratiques, même des familles déchues, et vous verrez les hommes du passé, les Allemands, les ennemis.

— Oui-dà ! ce qui n'a pas empêché les fils de donner la main aux Prussiens et aux Anglais pour envahir ce même sol de la patrie. Il ne faut pas parler de ces choses-là à un vieillard comme moi, qui ai vu l'émigration, mon cher monsieur.

Le père Maury avait prononcé ces derniers mots avec une singulière expression de haine triomphante ; et Alfred, qui rougissait fort, allait répliquer, peut-être un peu violemment, lorsque Lucien s'avança, cherchant à empêcher que la discussion ne dégénérât en querelle.

« Allons, Monsieur Alfred, allons, voisin, à quoi bon ainsi s'échauffer ? Il n'y a pas de nobles ici, pour que nous nous inquiétions si fort de leurs faiblesses ou de leurs mérites. Tenez, les choses se gâtent : c'est que nous ne nous amusons pas assez. Si ces messieurs détachaient le bateau du pêcheur, qui est là-bas, et faisaient faire aux dames une petite promenade sur la rivière ?... Je donnerai un pourboire au père Claude, qui, de cette façon, n'aura pas lieu de se fâcher. Nous autres, gens raisonnables, nous nous reposerons pendant ce temps, à l'autre bout de la prairie. » La proposition fut acceptée avec empressement, surtout par Lucien et Jules, qui sentaient la nécessité de séparer pour un instant les deux querelleurs. En un clin d'œil, la barquette fut détachée. Aliette et sa compagne s'y placèrent, emportant des gerbes de fleurs, dont elles se proposaient de tresser des couronnes, tandis que la nacelle descendrait au fil de l'eau ; Jules s'assit au gouvernail, Lucien prit les rames ; mais Alfred, encore un peu ému, ne s'offrit point pour l'aider dans sa besogne de navigateur, et s'assit sur le banc faisant face aux deux jeunes femmes, dont il considérait à loisir les frais et souriants visages, et qu'il amusait de son babil.

La rivière sur laquelle flottait le petit bateau était sinieuse, étroite et profondément ombragée. Des massifs de trembles et de hauts peupliers croissaient sur ses rives ; de grands saules au tronc courbe se penchaient sur ses eaux. Le soleil était couché et les dernières lueurs du jour pâlissant pénétraient, flottantes et incertaines, sous cet abri de sombre verdure. L'eau paraissait opaque et épaisse ; pas un mince rayon de lumière n'en éclairait les profondeurs, et la barque glissait lentement dans cette sorte de demi-obscurité. Les propos joyeux, les remarques amicales s'échangeaient d'un bout à l'autre du bateau, et cette douce solitude du soir s'égayait par des refrains, des plaisanteries et des éclats de rire.

(A continuer.)